

Puis, toute frissonnante au souvenir de son malheur, toute glacée d'effroi à la pensée de l'horrible de Gnérande, elle se jeta dans ses bras, en criant, la gorge pleine de sanglots.

— Oh ! madame, ayez pitié de moi !... Madame, sauvez-moi !... rendez-moi à ma mère !

— Mon enfant !... Ma pauvre enfant ! s'écria Yvonne en la serrant éperdument contre son cœur. Hélas ! comment pourrais-je vous sauver quand je suis une malheureuse que l'on torture comme vous... que l'on martyrise comme vous... et qui a les mêmes ennemis que vous !...

Et comme la petite venait de relever vivement la tête et la regardait avec une surprise mêlée de saisissement :

— Car, hier, j'ai tout vu ce qui s'est passé dans cette chambre, reprit vivement la sœur d'Adrienne. Car, hier, j'ai tout entendu ce qui s'est dit entre vous et cet homme... Car, enfin, cet homme qui ni vos prières ni vos larmes n'ont pu attendrir... cet homme qui vous a ravi à votre mère et volé votre liberté dans je ne sais quel but infâme... cet homme à qui j'ai voulu vous arracher, mais qui a réussi à s'enfuir après m'avoir frappée comme un misérable... cet homme est aussi mon bourreau comme il est le vôtre !

— Que lui avez-vous donc fait ?

— Et vous, mon enfant ?

— Rien, madame. Cet homme, je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu quand il s'est fait le complice de ce monstrueux guet-apens auquel je ne comprends rien encore...

— Eh bien, moi, mon enfant, ce que cet homme peut me reprocher c'est d'avoir eu trop de dévouement et trop d'affection pour lui... Oui, c'est pour cela qu'il m'a tant fait souffrir et qu'il m'a accablée de tant de maux que ma raison s'est troublée et que je suis folle !

— Folle !

— Oui, folle !... Oh ! maintenant je le sais bien !... Oui, si en ce moment je vous comprends, si en ce moment je puis vous parler comme je vous parle, d'une seconde à l'autre ma raison peut se perdre encore, mon esprit s'égarer encore, et alors je ne saurai plus rien, je ne comprendrai plus rien !... Je ne serai plus qu'un cadavre qui marche... qu'un fantôme qui vous effrayera peut-être !

— Folle ! répéta tout bas la petite inconnue dont les yeux dévisageaient ardemment Yvonne.

— Et c'est moi, mon enfant, qui maintenant implore votre pitié ! dit vivement celle-ci dont les yeux s'étaient emplis de larmes. Oh ! ne me fuyez pas, car je ne vous ferai pas de mal... mais restez près de moi comme vous resteriez près de votre mère.

Et, tout en disant ces derniers mots, la sœur d'Adrienne serrait de plus en plus affectueusement la main de la petite étrangère.

Et il y eut un instant de silence.

L'enfant, après avoir fixé très longuement Yvonne, regardait à présent anxieusement autour d'elle. Et le bruit sinistre des vagues que l'on entendait confusément battre le pied des rochers, et la vue de la mer dont elle venait d'entrevoir l'immensité à travers les barreaux de la fenêtre, lui arrachèrent un cri de stupeur et d'effroi :

— Mais où suis-je donc ici, madame, où suis-je donc ici !

— Au château de Morgoff.

— Au château de Morgoff !

— Oui, au château de Morgoff, c'est-à-dire dans un des plus anciens châteaux de la Bretagne...

— Au château de Morgoff !

— C'est-à-dire dans un pays si désert et si perdu que jamais personne ne le traverse et qu'il semble oublié... Oh ! ici on pourrait appeler, on pourrait crier longtemps, personne n'entendrait, personne ne viendrait... Ce château est une tombe où nous sommes enterrées toutes vivantes !...

— Morgoff !... La Bretagne ! s'écria l'enfant. Oh ! mais alors, madame, vous seriez donc...

— Yvonne de Chancel.

— Yvonne de Chancel !... Et moi je m'appelle Suzanne...

— Suzanne ?

— Suzanne Didier... Et c'est vous que je retrouve !... Oh ! ce rêve auquel je ne voulais pas croire... le rêve de Maurice, le voilà donc !...

Mais elle n'avait pas encore achevé qu'Yvonne s'était dressée d'un bond.

— Maurice !... Maurice ! s'écria-t-elle. De qui me parles-tu ?... Est-ce de lui ?... de mon fils ?...

— Oui, madame.

— De mon fils !

— Oui, de votre fils... Oui, de votre fils qui pleure et qui se désespère loin de vous... Oui, de lui... de Maurice de Chancel, qui m'a sauvé la vie... de Maurice de Chancel que j'aime comme un frère, et qui m'aime comme une sœur...

— Est-ce vrai !... mon Dieu, est-ce vrai ! s'écria Yvonne qui joignit les mains, le visage inondé de joie. Est-ce vrai que tu viens de vers lui !... Oh ! ma chère enfant, ma chère petite Suzanne, je ne me trompais donc pas quand il me semblait que tu ne devais pas être une étrangère pour moi, et qu'un lien que j'ignorais encore devait

exister entre nous !... Oh ! parle... parle vite !... Mon fils !... Que fait-il ?... Où est-il ?... Il pense toujours à sa mère, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame, toutes ses pensées sont à vous, je vous le jure !

— Cher Maurice !

— Votre nom est constamment sur ses lèvres, et son cœur ne cesse de vous parler...

— Cher Maurice !... Oh ! oui, il m'aimait bien aussi !... Mais qu'est-il devenu ?... qui l'a recueilli, le pauvre enfant ?... Mais ceur, peut-être ?

— Mlle Adrienne ?

— Tu la connais ?

— Oh ! oui, madame. Mlle Adrienne est très bonne pour lui, mais elle n'a pu le garder près d'elle, car son père, M. le baron de Chancel, ne l'a pas voulu...

— Et alors ? fit vivement Yvonne, la voix un peu sourde.

— Et c'est alors que je l'ai rencontré...

— Toi, mon enfant ?

— Oui, madame. C'était à Ivry, un soir que je revenais de Paris avec mon maître, M. François, le blanchisseur... M. François dormait et je conduisais la voiture, quand, tout à coup, je vis Maurice surgir en face de moi...

— Et où allait-il ?

— Précisément chez nous, madame, précisément chez M. François, où il espérait pouvoir travailler...

— Pauvre petit !

— C'était un de nos plus anciens clients, M. Blanchard, votre propriétaire de la rue Montmartre, qui le recommandait...

— M. Blanchard ? fit vivement Yvonne. Oh ! oui, il avait beaucoup d'estime pour nous...

— Et comme Maurice avait l'air très triste et très malheureux, comme aussi M. François cherchait un petit jeune homme pour l'aider dans son travail, il fut donc tout de suite très bien accueilli dans la maison. Et je vous assure bien, madame, que, loin d'être jalouse, j'en étais, au contraire, aussi contente que lui...

— Brave enfant !

— Car il m'avait en quelques mots, raconté son histoire, et je lui avais raconté la mienne... et comme nous étions tous les deux deux pauvres enfants bien à plaindre, deux pauvres orphelins seuls dans la vie, j'avais tout de suite éprouvé pour lui non seulement une profonde sympathie, mais encore une véritable amitié.

— Car moi aussi, madame, ajouta Suzanne avec un léger tremblement dans la voix, je n'avais plus ma mère, ou plutôt je ne l'avais jamais connue...

— Toute petite, j'avais été ramassée un soir dans la rue par M. et Mme François, et c'était ces braves gens qui m'avaient élevée... c'était grâce à leur bon cœur que je n'avais pas pris, comme les autres enfants trouvés, le chemin de l'Assistance publique.

— Oh ! cela, je ne l'oublierai jamais !... non, jamais je n'oublierai ce que M. et Mme François ont fait pour moi !

La voix de la petite Suzanne tremblait de plus en plus et des larmes étaient montées à ses yeux.

— Car je n'étais pas pour eux une pauvre petite malheureuse dont ils avaient eu pitié... une pauvre petite malheureuse à qui l'on fait seulement l'aumône d'un toit et d'un morceau de pain... Non ! non !... Mais ils m'avaient toujours choyée, toujours gâtée — Mme François surtout — comme si j'avais été leur propre fille.

— Aussi, madame, quel coup terrible je reçus le lendemain quand M. François, à qui je n'avais jamais vu un air aussi dur, ordonna à sa femme de me chasser... de me chasser sur-le-champ !

— Toi !

— Oui, madame... à cause de Maurice...

— Oh !

— M. François disait qu'il ne pouvait pas nous nourrir tous les deux et qu'il préférait garder Maurice qui pourrait lui rendre plus tard de plus grands services que moi...

— Et Mme François pleurait, sanglotait, me défendait de toutes ses forces, la pauvre femme ! Mais son mari ne voulait rien entendre... Et il fallut que je parte...

— A cause de Maurice ! s'écria Yvonne devenue toute pâle.

— Oh ! je ne lui en voulais pas, car ce n'était pas sa faute si ce jour-là M. François se montrait injuste. Mais j'avais seulement le cœur bien gros de le quitter, car je l'aimais déjà comme un frère.

— Oh ! cette heure-là, je ne l'oublierai jamais non plus !... Non, je n'oublierai jamais l'immense désespoir qui s'empara de moi quand je me vis loin de cette maison où j'avais grandi et où je laissais tant de souvenirs... quand, le cœur déchiré, j'eus obligée de me dire que je me retrouvais encore seule au monde, seule dans la vie, comme je l'étais quand on m'avait trouvée toute petite !

— Et, soudain, on m'eus plus qu'une pensée, plus qu'un désir : mourir !... quitter ce monde qui ne voulait pas de moi !

— Suzanne !

— Et la Seine était là !... la Seine dont les vagues venaient mouiller mes pieds... Je n'avais qu'un bond à faire et elle empor-